

en vue la délivrance des siens. Ne devait-on pas espérer que Dieu couvrirait de sa protection souveraine un homme dont le cœur était soumis à une si cruelle épreuve, et allait défendre à la fois des intérêts aussi sacrés et aussi chers.

La nuit était venue. Les soldats corses se reposaient de ce sommeil du brave, aussi calme avant le combat que courageux pendant l'action. Les feux du bivouac s'éteignaient peu à peu ; tout était silencieux dans le camp. Seulement de loin en loin un soldat isolé faisait entendre le cri d'alarme :

—*Sentinelle, prenez garde à vous !*

Et ce mot répété parcourait lentement le vaste cercle du camp.

Les habitants d'alentour, plus émus des immenses événements qui se préparaient, passaient la nuit en prière, agenouillés devant la Madone dont la niche était placée à l'angle de leur demeure.

Gaffori, seul et renfermé dans sa tente, le front penché sur le plan de la principale citadelle, préparait attentivement son plan d'attaque, lorsqu'il entendit près de lui un bruit étrange et prolongé :

— Qui va là ? demanda-t-il avec impatience.

Un soldat se présenta. — Général, dit-il, une femme demande instamment à vous voir,

— J'ai défendu l'entrée de la tente.

— C'est ce que j'ai répondu... Elle insiste, et jure sur la Vierge que vous ferez une exception pour elle.

— Son nom ? — Effia.

— Que ne le disiez-vous !

Le soldat s'inclina en signe d'excuse.

— Effia... reprit le général... la nourrice de mon plus jeune enfant ; qu'on l'introduise à l'instant.

— Général, elle paraît profondément affligée...

— Dieu !... qu'est-il arrivé !... amenez Effia.

Le soldat se retira.

Au même instant une femme entra dans la tente. Elle avait vingt-cinq ans, des cheveux noirs, un regard vif et intelligent. Elle offrait dans sa personne le type corse dans toute sa pureté, c'est-à-dire un heureux mélange du caractère français et italien ; mais, dans ce moment, ses traits bouleversés n'exprimaient qu'un seul sentiment, la terreur ; elle était pâle... ses dents claquaient, et de ses deux mains elle fut forcée de s'appuyer sur la table devant laquelle était assis le général.

— Qu'y a-t-il ? s'informa ce dernier avec anxiété.

Seigneur, dit Effia, je vous apporte une nouvelle terrible... Paolo, votre plus jeune fils, mon fils aussi, à moi... — Eh bien ! achève donc !

— A été enlevé ce soir par une troupe d'hommes déguisés et conduit à la citadelle. — Mon fils ! s'écria le général en se levant avec impétuosité...

Il demeura un moment dans cette attitude ; mais il retomba bientôt sur son siège, pâle, accablé, anéanti.

La nourrice était toujours debout, les lèvres tremblantes et l'œil fixe, comme si elle eût été en proie à un de ces transports fébriles qui peuvent ôter la vie dans l'espace d'une seconde et d'un seul coup.

— Ce n'est pas tout encore, reprit-elle d'un son de voix éteint, ce n'est pas tout ! — J'écoute dit Gaffori résigné.

— Comme l'enfant se débattait, ils lui ont lié les mains... comme l'enfant criait, ils lui ont bâillonné la bouche... et le chef de la troupe a dit en en passant sur la grand'place, à qui a voulu entendre : " Voici l'enfant du rebelle Gaffori. Au premier coup de feu

tiré demain par les Corses, il mourra."

Et la nonrice, ayant achevé ce qu'elle avait à dire, fondit en larmes et se laissa tomber à terre. Calme, froid, imposant, Gaffori alla relever Effia, et lui demanda doucement :

— La signora Gaffori sait-elle tout cela ? a-t-elle entendus les cris de son fils ? sait-elle qu'il est au pouvoir des ennemis ? — Votre femme, seigneur ! s'écria la nourrice en joignant les mains. Dieu merci ! non ; elle se serait fait tuer pour reprendre son fils. Sainte Marie ! si elle l'avait su, il aurait donc fallu creuser deux tombes au lieu d'une !

Gaffori laissa tomber sa tête entre ses mains et parut réfléchir ; puis, après quelques minutes, il reprit avec une tranquillité moins réelle sans doute qu'apparente : — C'est bien !

Après le départ d'Effia, Gaffori reprit le cours interrompu de son travail. Sa préoccupation ne paraissait nullement au dehors. Seulement de temps à autre une grosse goutte de sueur coulait de son front, et ses lèvres se contractaient avec force. Au bout d'une heure, il ordonna au soldat qui faisait sentinelle à sa porte d'appeler le capitaine Piétro Donati, qui commandait sous ses ordres. Piétro parut.

— J'ai réfléchi à tout, et mes mesures sont définitivement prises, lui dit Gaffori, sans laisser percer le moins du monde les angoisses qui devaient déchirer son âme... Au point du jour l'attaque !

Ce fut tout. Gaffori ne dit pas un mot de son enfant.

## II.

### LE BRUTUS CORSE.

Le soleil se leva radieux et éclaira les canons lumineux des arquebuses corses. L'armée se répandit dans la plaine en méandres tumultueux, et on vit bientôt chaque phalange prendre à l'envi la position que le chef lui avait d'avance assignée.

La citadelle, dont la construction remonte au 15<sup>e</sup> siècle, et qui est l'ouvrage de Vincetello d'Istria, vice-roi de la Corse, célèbre par sa bravoure et ses malheurs ; la citadelle, disons-nous, se dégageait, majestueuse et fière, des premières vapeurs du matin. Sur les remparts, derrière les créneaux, aux fentes des meurtrières, on voyait déjà s'agiter les armes et les étendards des Génois. Des deux côtés le zèle paraissait le même, et cet empressément belliqueux était le gage avant-coureur d'un combat terrible et décisif. Dans cette journée, en effet, devaient se jouer les destinées de deux peuples également jaloux, l'un de conserver sa suprématie, l'autre de recouvrer son indépendance.

Les chefs aux ordres de Gaffori remarquèrent sur son visage, non pas précisément le signe de la crainte ou du découragement, mais une certaine inquiétude, dont leurs efforts réunis ne purent réussir à pénétrer la cause.

Mais ce ne fut qu'un nuage. Dès les premières fanfares qui retentirent aux avant-postes, Gaffori reprit tout son calme et toute sa fermeté.

Il se mit à parcourir lui-même les diverses positions de son armée, haranguant les uns, excitant les autres, et annonçant qu'il avait eu la nuit même un rêve qu'il regardait comme le présage certain de la chute prochaine de la tyrannie détestée des Génois. Cette confiance gagna soudainement le cœur des soldats, et une acclamation du meilleur augure parcourut les rangs pressés des bataillons. Profitant de ces